

**Résonances historiques et politiques
dans *L'Année de Bacchus* d'El Mostafa Bouignane :
vers une écriture de la résilience**

Abdelouahed HAJJI

Université Moulay Ismaïl de Meknès

ad.hajji@umi.ac.ma

<https://orcid.org/0000-0003-3806-0028>

Resumen

L'Année de Bacchus es una novela con resonancias históricas y políticas. Es la narración de una noticia, el robo de la estatua de Baco del yacimiento arqueológico de Volubilis, en Meknes. El autor se fija en un periodo de la historia marroquí para examinar las formas de autoritarismo y violencia. Alterna hechos históricos y situaciones existenciales para reexaminar un aspecto de los años del terror. El totalitarismo y la devastación del individuo marcan esta época «traumática». En este sentido, el cuerpo humano es el receptáculo de esta violencia histórica y política. En particular, la tiranía y la brutalidad dejan marcas indelebles en el cuerpo, que es «el pergamino de la Historia». Los personajes están principalmente traumatizados por el lado violento de la Historia. Sin embargo, el autor transforma esta violencia histórica y política –es decir, el resentimiento– en una forma de resiliencia. La escritura, o más bien la reescritura de la historia, puede considerarse un intento de reconciliación y perdón. Para el narrador, el amor y la escritura fomentan el perdón. *L'Année de Bacchus* pertenece a la categoría de novela comprometida: el autor pretende denunciar los males de su sociedad, tomando a veces partido. El objetivo es sublimar el resentimiento a través del poder del arte y la literatura. La escritura de Bouignane se caracteriza por su sencillez, con el fin de impregnar el relato de un cierto contenido histórico y veraz. Este estilo depurado se inspira más o menos en el impresionismo, que despierta las emociones del lector, al tiempo que acerca la escritura novelística a la escritura histórica.

Palabras clave: escritura literaria; escritura histórica; política; el cuerpo; escritura sobre la resiliencia.

Résumé

L'Année de Bacchus est un roman aux résonances historiques et politiques. Il s'agit de la réécriture d'un fait divers, à savoir le vol de la statue de Bacchus sur le site archéologique

* Artículo recibido el 26/01/2025, aceptado el 2/10/2025.

Volubilis de Meknès. L'auteur se penche sur une période de l'Histoire marocaine pour interroger les formes d'autoritarisme et de violence. Il joue de l'alternance des faits historiques et des situations existentielles pour réinterroger un aspect des années de la terreur. Le totalitarisme et la dévastation de l'individu marquent cette époque « traumatique ». À cet égard, le corps humain est le réceptacle de cette violence historique et politique. En particulier, la tyrannie et la brutalité laissent des traces indélébiles sur le corps, qui est « le parchemin de l'Histoire ». Les personnages sont principalement traumatisés par le caractère violent de l'Histoire. En revanche, l'auteur transforme cette violence historique et politique, c'est-à-dire le ressentiment, en une forme de résilience. L'écriture, ou plutôt la réécriture de l'Histoire, peut donc être considérée comme une tentative de réconciliation et de pardon. Pour le narrateur, l'amour et l'écriture favorisent le pardon. *L'Année de Bacchus* appartient à la catégorie de roman engagé : l'auteur cherche à dénoncer les maux de sa société, tout en prenant parfois position. Il s'agit de sublimer le ressentiment par le pouvoir de l'art et de la littérature. L'écriture de Bouignane se caractérise par sa simplicité, ayant l'objectif d'imprimer une certaine teneur historique et vérifique au récit. Ce style épuré s'inspire plus ou moins de l'*impressionnisme* qui éveille des émotions chez le lecteur, tout en rapprochant l'écriture romanesque de l'écriture historique.

Mots-clés : écriture littéraire, écriture historique, politique, corps, écriture de la résilience.

Abstract

L'Année de Bacchus is a novel with historical and political resonances. It's a retelling of the story of the theft of the statue of Bacchus from the Volubilis archaeological site in Meknes. The author examines a period of Moroccan history to question forms of authoritarianism and violence. He uses alternating historical facts and existential situations to re-examine an aspect of the years of terror. Totalitarianism and the devastation of the individual mark this "traumatic" era. In this respect, the human body is the receptacle of this historical and political violence. In particular, tyranny and brutality leave indelible marks on the body, which is "the parchment-min of history". The characters are mainly traumatized by the violent side of history. On the other hand, the author transforms this historical and political violence, i.e. resentment, into a form of resilience. Writing, or rather rewriting history, can thus be seen as an attempt at reconciliation and forgiveness. For the narrator, love and writing foster forgiveness. *L'Année de Bacchus* belongs to the category of engaged novels: the author seeks to denounce the ills of his society, while sometimes taking a stand. The aim is to sublimate resentment through the power of art and literature. Bouignane's writing is characterized by simplicity, with the aim of imbuing the story with a certain historical and truthful content. This uncluttered style is more or less inspired by impressionism, which arouses the reader's emotions, while at the same time bringing novelistic writing closer to historical writing.

Keywords: literary writing, historical writing, politics, body, writing of resilience.

1. Introduction

Publié en 2021, *L'Année de Bacchus* de l'écrivain marocain El Mostafa Bouignane problématise les années de plomb du Maroc. L'auteur part d'un fait divers relatant l'histoire du vol de la statue de Bacchus sur le site archéologique de Volubilis. De

facture historique et politique, son roman interroge les aléas de l’Histoire, ou du moins une partie de l’Histoire marocaine, où règnent la violence et la tyrannie. Chez El Mostafa Bouignane, que ce soit dans *L’Année de Bacchus*, *La Demoiselle d’Ahermoumou* ou encore *La Porte de la chance*, la perversion du politique, qui influence l’historique, est à l’origine de la souffrance et de la misère des personnages. En effet, la résonance historique et politique imprègne la mémoire des villageois de Fartassa, village à proximité de la ville de Meknès. Il s’agit de dresser le portrait d’une série de violences politiques dues à l’abus de pouvoir et à ses conséquences néfastes sur l’individu, qui patauge dans le labyrinthe de l’inhumain (Mbougar Sarr, 2021 : 21). À travers le récit de son parcours, Tariq, le narrateur et personnage principal, souligne des éléments oblitérés de l’Histoire du Maroc. Il est bien connu que l’historiographie fabrique une histoire officielle jugée souvent idéologique et réductible, d’autant plus qu’elle est soumise à la vérité. La littérature, quant à elle, explore une histoire officieuse touchant aux petits détails ignorés ou occultés par l’écriture de l’histoire officielle. Dans ce cadre, la fiction se greffe sur l’ensemble des événements historiques pour dépasser la vérité factuelle de l’Histoire. Le roman de Bouignane tend à (ré)interroger certains aspects de la vie des « oubliés » et des « laissés-pour-compte », tourmentés par l’Histoire et la perversion du politique. En d’autres termes, il attaque l’histoire officielle pour la remettre en cause. L’Histoire y est perçue comme un labyrinthe qui dépersonnalise l’individu. La fiction montre des individus impuissants dans un monde écrasant.

Ce roman de dix chapitres établit donc une relation entre le romanesque et l’historique, en vue de réécrire une partie de l’Histoire marocaine. Cette réécriture aspire à la réconciliation sur la base d’une relecture du passé. La compréhension du présent est tributaire de celle du passé. L’Histoire est perçue comme impersonnelle et inhumaine, elle abîme le corps, qui est la victime directe de l’autoritarisme de l’Histoire. D’autre part, le roman de Bouignane est aussi une fiction de la résilience, dans laquelle les personnages pardonnent l’injustice pour vivre en paix avec eux-mêmes. Le roman laisse entendre que le pardon n’est pas un oubli, mais une stratégie pour vivre en paix avec soi. Jade, l’épouse de Karim, joue un rôle primordial dans cette réconciliation. Il convient de dire que la lecture et l’écriture sont autant de moyens visant une forme de refuge et, en effet, un certain arrangement avec le passé douloureux.

Cette contribution analysera les résonances historiques et politiques du roman, en soulignant les injustices dont le corps est le réceptacle. Elle mettra aussi l’accent sur la réconciliation et le pardon en tant que moyens de surmonter le ressentiment à travers l’amour, la lecture et l’écriture.

2. Résonances historiques et politiques

L’Année de Bacchus est une relecture des années de terreur au Maroc. C’est en particulier une remise en question de la violence et de l’injustice, pratiques aliénantes qui ont marqué cette époque de l’après-indépendance du Maroc. Ce roman relate le

vol d'une statue en 1982 sur le site archéologique de Volubilis, un vol qui a valu un calvaire de torture atroce pour les habitants d'un village sans histoire appelé Fartassa à la périphérie de la ville de Meknès. Cette persécution a duré deux mois et demi où toute la population a été soumise à des interrogatoires musclés par la gendarmerie royale. Ce roman crée un choc de vérité mettant en avant son contenu historique et politique. Il expérimente ainsi les possibilités de l'homme face au collectif, à l'Histoire. Cela permet d'engendrer au sein de la fiction – qui n'est pas soumise à l'épreuve de la vérité factuelle – une contre-histoire.

D'un point de vue de la structure, *L'Année de Bacchus* se compose d'un prologue, de dix chapitres et d'un épilogue. Il s'agit d'une réécriture d'un fait divers qui a une dimension politique et historique. On peut parler, dans ce contexte, d'une littérature *réaliste* de nature historique répondant à ce que Barthes (1984 : 176) désigne comme « *c'est arrivé* ». Autrement dit, Bouignane se documente pour créer un « effet de réel » tout en appelant à l'authenticité des événements racontés. La fictionnalisation d'un événement politique et historique permet de revisiter l'Histoire du Maroc, ou plus précisément une période du passé où les personnages sont tourmentés par celle-ci, conçue comme un monstre – « et personne ne lui échappe » (Kundera, 1986 : 23). En effet, l'alternance des faits historiques et des situations ontologiques permet de montrer l'influence de l'historique sur l'existential. Il s'agit d'une problématisation d'une situation humaine à l'arrière-plan politique.

La dévastation de l'individu marque cette époque qu'on surnomme au Maroc les « années de plomb ». La violence de l'école traditionnelle, topos de la littérature maghrébine, traduit la fureur qui touche non pas seulement le champ politique, mais aussi le champ éducatif. Cette violence est représentée par le clerc qui tient ce que le narrateur appelle « le bois de la sagesse », un bâton d'olivier qui sert à punir la moindre erreur des apprenants obligés de mémoriser et de réciter le Coran. Dans cette perspective, Hammadi, le père du narrateur, fait écho à la politisation de la mosquée et à la cruauté du régime politique. Il s'agit d'une figure rebelle, comme le met en avant le passage où il quitte le prêche du vendredi. Le portrait moral de ce personnage souligne son caractère de rébellion, en ceci qu'il n'hésite pas à exprimer sa position contre le régime politique et l'usage fait de la religion par celui-ci : « Pourquoi irai-je écouter les histoires à dormir debout que raconte cet imam ? Le supplice de la tombe ou le châtiment que subira celui qui boit du vin ou n'observe pas le Ramadan. Pourquoi ne parle-t-on jamais du châtiment que méritent ceux qui volent le pays et nous font vivre dans la misère noire ? » (Bouignane, 2021 : 22).

Le père dénonce également le massacre des gens du Rif en 1959, dont plusieurs hommes de son village furent victimes, ainsi que la disparition de son ami le sergent Mimoun au lendemain du coup d'Etat manqué de 1971. Il est conscient que son ami « n'avait participé ni de près ni de loin à ce coup d'État et qu'il avait été injustement condamné, laissant dans le dénuement une femme et trois enfants dont un à peine né »

(Bouignane, 2021 : 23). Le père dénonce également l'instrumentalisation de la religion par le régime politique. La religion dégénère en religiosité. C'est une ère des idéologies et de la politisation des espaces publics, rendant l'atmosphère misérable et inhumaine. La pauvreté est manifeste, tout comme les rapports de force entre les personnages, notamment la famille de Yasmina, où les rapports entre celle-ci et ses frères Sli-mane et Bachir sont critiques. La misère, la pauvreté, la folie, l'autoritarisme ou encore la violence sont les motifs majeurs qui soulignent la tragédie de l'Histoire des petites gens de Fartassa. La marginalisation distingue ce petit village puni par l'Histoire. La dialectique du « je » et du « nous » met en lumière un environnement oppressant où le silence et la peur dominent. Il convient de souligner que Tahar, le fils de Moha le gardien, représente également dans ce roman la catégorie des personnages ayant un caractère de rébellion comme le narrateur et son père, ainsi que Hassania.

Au fil du récit, le narrateur décrit des événements historiques au Maroc et ailleurs. Dans ce roman, il existe un rapport fécond entre la littérature et l'Histoire. Plu-sieurs personnalités politiques s'y côtoient : le Roi Hassan II et son ministre Driss Basri, ainsi que des opposants comme Abraham et Christine Daure Serfaty. Cependant, le roman fait paradoxalement l'éloge de la vie. Tariq, le narrateur-personnage, dévoile, à titre d'exemple, sa relation avec son frère Karim ; une relation d'amour et d'affection lie les deux personnages. Malgré la misère, il règne une atmosphère paisible dans la famille du narrateur. En revanche, le vol de la statue rompt le silence paisible des villa-géois et déclenche une série d'actes de violence atroce, dont Karim et Moha sont les premières victimes. Karim, le frère du narrateur, est un passionné d'Histoire et de ci-néma. Comme l'indique son nom en arabe, il est généreux et œuvre pour venir en aide à sa famille. Par son discours, on apprend à connaître le sultan Moulay Ismaïl et d'autres personnages politiques et historiques. Le narrateur sera lui aussi plongé dans l'étude de l'Histoire. Il fera une thèse de doctorat sur l'Histoire en France et deviendra écrivain. La toile de fond de *L'Année de Bacchus* est à la fois politique, existentielle et littéraire. La littérature de Bouignane se distingue par son approche *réaliste*, intégrant des thèmes sociaux et historiques. Cela explique la simplicité de son style dont l'objec-tif, entre autres, est de rapprocher l'écriture romanesque de l'écriture historique. On peut la qualifier d'une littérature du « quartier ». Le lecteur marocain reconnaît facile-ment les lieux concrets et les références culturelles de l'auteur :

La transformation des discours sociaux en fiction participe à l'instauration d'un pacte de vérification qui, tout en instituant la littérarité du texte, produit un effet-vérité sur le lecteur pour ga-gner son adhésion. Ces discours *esthétisés* par des effets stylis-tiques sont corroborés par un désir de mimer le réel en produi-sant un effet de véracité qui ne vise pas forcément la transmission d'une quelconque vérité préétablie (Zekri, 2006 : 140).

L'inscription du réel dans la fiction permet de problématiser les formes d'aliénation. C'est le cas de *L'Année de Bacchus* où le narrateur fictionalise un fait divers et des événements historiques pour créer un effet-vérité. Il raconte les horreurs vécues par les villageois après le vol de la statue du dieu romain Bacchus. En outre, le vol de la statue constitue la tragédie des villageois. Cette « [...] grande statue de marbre blanc qui se dressait sur un socle de pierre pas loin de l'entrée principale du site » (Bouignane, 2021 : 56) est à l'origine du drame de tous les villageois, victimes d'un recours excessif à la force, d'une violence injustifiée, exacerbant son aspect tragique. À la suite du vol, les gendarmes ont procédé à des interrogatoires intensifs de tous les habitants du village :

Toute la population se massa sur la place. Les gendarmes étaient beaucoup plus nombreux que la veille. Une trentaine au minimum. Ils avaient ordre cette fois de soumettre toutes les maisons à une fouille plus approfondie et d'amener non seulement les guides et les gardiens mais toute personne qui avait une quelconque relation avec Volubilis (Bouignane, 2021 : 58).

Le rythme devient saccadé ; le vertige gagne les villageois qui ne savaient rien de l'affaire. Il s'agit de raconter les années d'hostilité de l'histoire du Maroc, où l'abus de pouvoir était le mot d'ordre. Ainsi, le drame hante les souvenirs des villageois et montre la misère et la peur qui sont inscrites au cœur de l'Histoire. La soumission des villageois suscite chez le narrateur le dégoût et la peur, au point que le silence devient même pesant et chargé de sens. Un tel climat fait du vol une malédiction aux conséquences dramatiques sur l'individu :

En sortant du lycée, je rejoignais ma mère devant la brigade de la gendarmerie royale. On nous laissait griller au soleil pendant des heures avant de nous dire la même chose : les suspects étaient toujours à Meknès. J'étais rongé par l'angoisse. Où était mon frère ? Que lui avait-on fait ? L'avait-on battu ? [...] Chaque soir, je dormais d'un sommeil agité, peuplé de cauchemars. Je voyais Karim recevant des coups sur la plante des pieds avec des tiges de fer, ou les mains ligotées dans le dos et les gendarmes lui administrant des gifles ou lui arrachant les ongles avec des tenailles (Bouignane, 2021 : 63).

La modalité interrogative, omniprésente dans ce passage, met en lumière l'an-goisse du narrateur face à l'arrestation injustifiée de son frère. Comme il l'explique, les victimes ont été battues par les gendarmes : « Les suspects restèrent plusieurs semaines à Meknès. Des spécialistes des interrogatoires musclés furent envoyés de Rabat pour les cuisiner. Finalement, tout le monde fut relâché à l'exception de mon frère et Moha, le vieux gardien du site » (Bouignane, 2021 : 64). Les jeunes, qui sont des guides touristiques dans le site archéologique, ont subi l'atrocité du politique de ces années de la terreur.

Cette affaire provoque la colère de toute une génération face à l’Histoire et à la perversion du politique. C’est un labyrinthe de l’inhumain où les personnages sont dépouillés de leur humanité. L’écriture traduit la violence par l’hyperbole et le style elliptique, ainsi que le parcours errant du narrateur. En effet, le ressentiment caractérise celui-ci, lui rendant la vie insoutenable. *L’Année de Bacchus* donne acte à ce que Marc Gontard appelle la « violence du texte » (Gontard, 1981), une expression de la colère dans les structures interne et externe du texte. La couleur rouge de l’image de la première page de couverture prépare d’ailleurs le lecteur à ce bain de sang, d’autant plus que l’expression du narrateur après le drame se distingue par une violence acerbe.

La vie n’a plus jamais été la même après la tragédie. L’affaire renvoie au *kafkaïen* en tant qu’aspect illogique des arrestations, où la victime ne connaît pas la raison de sa punition. C’est en particulier un soulignement de la futilité de l’affaire, notamment parce que la rumeur veut qu’un haut gradé de la gendarmerie royale ait commandité le vol pour l’offrir à sa maîtresse, passionnée d’antiquités. Or, « [...] les habitants de Far-tassa ne répétaient cette rumeur qu’à voix basse. Saisis d’une peur terrible, ils avaient léché leurs blessures, enfoui le souvenir de ce drame au fond de leur mémoire et repris le cours de leur vie » (Bouignane, 2021 : 71). Cette situation tragi-comique transforme le vol en « *labyrinthes à perte de vue* ». En ce sens, Milan Kundera (1986 : 127) écrit :

Il y a des tendances dans l’histoire moderne qui produisent du *kafkaïen* dans la grande dimension sociale : la concentration progressive du pouvoir tendant à se diviniser ; la bureaucratisation de l’activité sociale qui transforme toutes les institutions en *labyrinthes à perte de vue*, la dépersonnalisation de l’individu qui en résulte.

Cette situation illogique surgit, de temps en temps, dans l’Histoire faisant de l’homme un être mis à l’épreuve. L’affaire de Bacchus produit du *kafkaïen* dans la mesure où la concentration du pouvoir et le caractère illogique de toute l’affaire de Bacchus renvoient au tragique de l’Histoire et, *ipso facto*, à la tragédie de l’être. Ainsi, les villageois restent sans voix devant l’aspect terrifiant de l’affaire Bacchus. L’histoire s’est montrée inhumaine, les plaçant dans une zone d’angoisse et de peur. Cette période est caractérisée par la violence, à la fois politique et historique. Dans cette optique, le narrateur raconte également la vie de Mimoun, l’ami de son père, emprisonné à Tazmmart, prison connue pour son horreur : « Il avait le visage creusé par les années et ce fond de tristesse dans le regard de ceux qui ont vu des choses étranges et horribles et n’ont plus beaucoup d’illusions sur l’humanité » (Bouignane, 2021 : 137).

L’Histoire déshumanise l’homme. Dans cette perspective, Jade, l’épouse de Ta-riq, évoque aussi Victor Jara, le poète dont les doigts ont été coupés avec une hache parce qu’il jouait de la guitare : « Membre du parti communiste, il fut torturé sauvagement en 1973, après le coup d’État du général Pinochet » (Bouignane, 2021 : 105).

Les violences politiques et historiques affectent donc plus profondément le corps, laissant des traces indélébiles. Le totalitarisme punit le corps, qui devient un lieu de souffrance et de misère.

3. Le corps, le réceptacle de l'Histoire

Le corps est le premier élément touché par la violence. Dans la quatrième de couverture de son roman *Peaux et ocres*, l'écrivain Abderrahim Kamal (2021) s'interroge : « La peau est le parchemin de l'Histoire. Que peut un corps ? Que peut l'art face à la cruauté ? ». *L'Année de Bacchus* raconte l'anéantissement du corps par l'injustice et la souffrance. Le corps est le réceptacle de l'Histoire ; il est le lieu de la misère et de la douleur. Le narrateur décrit les blessures du corps et de l'âme après les arrestations. La souffrance physique est indissociable de la peine de l'esprit, rendant l'existence insupportable et la mort une alternative moins éprouvante. Dans cette optique, le narrateur évoque la destruction du corps de sa mère, qui a enduré les conséquences de l'incarcération et de la brutalité qui s'ensuit :

Ma mère vieillit de vingt ans en quelques mois. Devenue blême et chétive, son visage était creusé de profonds sillons ; ses yeux enfouis dans leurs orbites faisaient saillir les os de ses pommettes. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. La mort de mon père l'avait abattue, celle de mon frère l'avait anéantie. [...] Sa santé se détériora sérieusement. Et un matin, elle partit (Bouignane, 2021 : 73).

La mort de la mère renforce l'aspect dramatique et pathétique du récit. L'écriture d'El Mostafa Bouignane est de nature *impressionniste*, ce qui signifie que l'auteur évoque un lieu, un événement ou une douleur par petites touches, tout en laissant transparaître un regard et une voix distincts. Selon Gilles Philippe, la raison d'être d'un texte impressionniste est « la présence d'un regard et d'une voix, ou au moins d'un ton, en rupture avec la narration impersonnelle qui est la condition d'être des textes impressionnistes » (Philippe, 2024 : 93). Cette touche impressionniste montre de près l'impact de l'Histoire sur le corps. La douleur n'est pas seulement physique, mais aussi symbolique, révélant la cruauté de l'injustice. Le vieillissement accéléré de sa mère, en quelques mois, souligne le poids des pertes qui en découle : elle refuse de s'alimenter ; une incapacité à vivre rejetant, en effet, ses besoins vitaux. C'est, en réalité, une vie en sursis, d'autant plus que sa mère était déjà morte intérieurement avant de s'éteindre physiquement. La douleur est tellement brutale que la mort apparaît moins tragique, perçue comme la suite logique d'une vie brisée. Le narrateur pointe sa fragilité face à la destruction de sa mère. C'est aussi le sort des corps de Karim et de Moha, réduits à la mort :

Je me précipitai, passai l'autre bras de Karim autour de mon épaule et nous le portâmes à l'intérieur. Son aspect, lorsque la lampe du patio l'éclaira, m'emplit d'effroi : il était d'une pâleur cadavérique, ses lèvres étaient tuméfiées, et il avait un œil injecté

de sang et à moitié fermé. [...] ma mère et moi découvrîmes les arabesques de l'horreur que les tortionnaires avaient tatouées sur son corps : il était couvert d'ecchymoses, d'incisions et de traces de brûlures (Bouignane, 2021 : 65).

Ce passage offre une description poignante et brutale des conséquences de la torture sur le corps et l'âme, à travers le personnage de Karim. Il combine une narration à la fois réaliste et symbolique, qui illustre les dimensions physiques, émotionnelles et psychologiques de la violence infligée. Les corps des suspects de vol sont marqués par la violence qu'ils ont subie. La narration de cet épisode fait planer sur le récit une sorte de vomissement agressif, prenant la couleur de la révolte. La violence de la situation donne acte à une violence de l'expression. Le corps manifeste sa vulnérabilité face à la brutalité. La fragilité du corps est latente, démontrant la cruauté de la pourriture du politique qui conduit à l'anéantissement : « Deux jours après le retour de Karim, la famille de Moha le vieux gardien fut convoquée pour identifier son corps à la morgue » (Bouignane, 2021 : 65). Karim subira le même sort :

Le même soir, Karim se mit à vomir du sang. Je courus frapper chez Omar l'Facance qui nous conduisit vite à Meknès dans sa voiture. Quand nous arrivâmes à l'hôpital Mohamed V, Karim était dans un état comateux. Il fut admis au service des soins intensifs : il avait une hémorragie interne aigüe ; son estomac avait subi une perforation. Une heure plus tard, à travers une vitre, nous le vîmes sous perfusions. Ma mère fondit en larmes (Bouignane, 2021 : 67).

La volonté de déshumaniser l'être est clairement soulignée dans cet extrait bouleversant par son intensité et son expressivité. Le lecteur ressent à la fois l'angoisse et l'impuissance des personnages, tout en provoquant une réflexion sur les limites de l'endurance humaine face à la brutalité de l'hostilité. Il s'agit de souligner aussi la violence systémique et ses répercussions, non seulement sur l'individu torturé, mais aussi sur ses proches, qui deviennent à leur tour des victimes. Une telle situation démontre la fragilité du corps humain. Le corps du narrateur traverse des épreuves : la mort de ses parents et celle de son frère Karim. La mort de celui-ci est le résultat d'une injustice directe et d'un abus de pouvoir que le narrateur ne peut pas accepter. En effet, la mémoire absorbe la torture, créant chez le narrateur un fond de tristesse. Il s'agit ainsi de brosser une vie en sursis. La mémoire de tous les habitants – qui sont tétonisés par la peur – sera signée par la dimension horrible de cet événement. Les blessures de la mémoire agitent les personnages. Cette violence est inscrite dans la mémoire.

L'Année de Bacchus dessine ainsi des corps déchirés et des êtres traumatisés par la violence de l'Histoire et du pouvoir. L'abus de pouvoir se manifeste également dans la relation de Yasmina avec ses deux frères, Slimane et Bachir. La violence s'immisce

également dans les rapports interpersonnels. La description de corps suppliciés, meurtris, torturés rencontre aussi une violence directement injectée au sein des villageois. Le narrateur problématisé la domination masculine, qui réduit les femmes à leur corps, une violence morale se matérialisant parfois par des insultes, voire des violences physiques. Dès son retour de France, le narrateur – ayant une lueur d'espoir dans son pays – remarque que le corps de Yasmina manifeste les misères de l'Histoire : « Ces yeux cernés de noir, ce corps abîmé, ce vieillissement avant l'âge me fendirent le cœur mais je n'en montrai rien et continuai mon chemin » (Bouignane, 2021 : 135-136). Le vieillissement prématûr est l'une des marques de la dureté des années et de l'aspect tragique du destin.

Le corps abîmé du frère du narrateur est la principale source de sa tristesse et de son malheur. Après la mort de son frère, le corps du narrateur est intensément travaillé par une profonde dépression : « Je restai plusieurs jours dans un état de profonde prostration, dormant peu, me nourrissant à peine. N'ayant pas la force de me lever, je manquais le lycée et passais mes journées étendu dans mon lit, à regarder le plafond sans le voir. L'image de mon frère vomissant du sang ne quittait pas mon esprit. J'essayais de le revoir tel qu'il était avant, plein de vie et souriant, mais je n'y arrivais pas » (Bouignane, 2021 : 70). Cet état dépressif accompagne le narrateur plusieurs années.

Un tel état montre le choc du narrateur, profondément affecté par le ressentiment et la haine de l'aspect cruel du régime politique de son pays, qui culmine dans son souhait de ne pas y retourner. La violence injustifiée est le vecteur de tout le roman. Elle frappe les corps et les esprits. Le corps est conçu comme le parchemin qui inscrit les malheurs de l'Histoire. Il convient de noter que la déchéance du corps est due à la perversion du politique. Le corps est une mémoire secrète, où se jouent les drames personnels et collectifs.

Le narrateur est tellement hanté par ce souvenir tragique qu'il fait des cauchemars en France. Son sommeil est peuplé d'horreurs. L'un de ces cauchemars le conduit à marcher vers Volubilis, où il assiste à l'exécution publique de son frère et de Moha. Un magistrat lit la sentence : « Les deux individus que vous voyez là sont condamnés à servir de pâtures aux fauves pour avoir volé la statue de Bacchus » (Bouignane, 2021 : 87). Ces cauchemars montrent ô combien ! ce personnage est pointé par les blessures du passé. La mémoire est marquée par le trauma favorisant le délire du personnage. C'est dans ce sens qu'il préfère un exil définitif. Une telle affirmation témoigne clairement de son traumatisme. En dépit de la colère et du ressentiment que suscite en lui ce traumatisme, le narrateur continue à suivre l'actualité de son pays. Cela montre l'attachement profond et indicible de tout un chacun à la terre-mère.

Après son retour au pays natal, après avoir passé dix-sept ans en France et acquis la nationalité française, le narrateur constate que les choses n'ont pas évolué. La misère continue de marquer son village. « Les premières maisons apparaissent, nichées sur le flanc de la colline ; elles portaient toujours les stigmates de la misère et de l'ennui »

(Bouignane, 2021 : 131). De plus, il découvre avec amertume que son ancienne amante Yasmina a été répudiée par son mari, soulignant ainsi l'injustice et la domination masculine. Tous les personnages ont été frappés par la misère, à l'exception de la folle Hassania, qui n'a pas changé : « Hassania n'avait pas changé. On aurait dit que le temps avait glissé sur elle sans la marquer. Était-ce son handicap mental qui l'avait préservé de ses morsures ? Peut-être qu'en vivant avec ses chats dans son petit monde où elle avait gardé une âme d'enfant, où il n'y avait ni haine, ni rancœur, ni envie, elle était restée à l'abri des outrages des années » (Bouignane, 2021 : 136). Le narrateur souligne le danger de la rancœur et du ressentiment. Cela explique en partie sa réconciliation avec son passé douloureux. De ce point de vue, la littérature prend la forme d'une thérapie.

4. L'écriture de la résilience

L'écriture de la résilience permet au corps-âme malade de retrouver un apaisement, car cette écriture réconciliatrice favorise une résistance dynamique au choc. Le concept de résilience est utilisé en physique pour désigner la résistance au choc d'un métal. Il s'agit du maintien de l'équilibre, malgré les conditions difficiles. D'après l'éthologue Boris Cyrulnik (2018) la notion de résilience est une aptitude « [...] d'un corps à résister aux pressions et à reprendre sa structure initiale. Ce terme est souvent employé par les sous-mariniers de Toulon, car il vient de la physique. En psychologie, la résilience est la capacité à vivre, à réussir, à se développer en dépit de l'adversité ». Le voyage et l'écriture ont favorisé chez le narrateur une neutralisation de la souffrance. En effet, la résilience réactive les mécanismes de l'espoir. Boris Cyrulnik (1999 : 40) ajoute que la résilience, c'est « le ressort intime face aux coups de l'existence ».

C'est en particulier une transformation de la victime en acteur tout en déconstruisant la rancune comme péril qui empêche toute chance de bonheur. La résilience est une libération de la contrainte, voire de l'épreuve. L'écriture de la résilience ne se cantonne pas uniquement au souvenir des souffrances, mais aspire à les dépasser, grâce à des moyens thérapeutiques, tels que l'écriture, la lecture, l'amour ou encore l'amitié.

Les derniers chapitres de *L'Année de Bacchus* témoignent de la capacité du narrateur à transcender la blessure afin de retrouver une certaine sérénité. Ce roman n'est pas seulement une fiction sur le ressentiment, mais aussi et surtout une écriture de la résilience et du pardon. La rencontre du narrateur avec Jade, femme « d'une jovialité contagieuse » (Bouignane, 2021 : 102), lui permet non seulement d'oublier les injustices subies, mais aussi de pardonner toutes les horreurs, afin d'être en paix avec lui-même. Le narrateur ouvre le dictionnaire pour chercher la signification du mot « Jade », « pierre précieuse très dure et de couleur verte » (Bouignane, 2021 : 102). Il s'agit ainsi de la pierre qui guérit aussi bien les blessures de l'âme que celle du corps. Ce personnage a joué un rôle primordial dans la réconciliation du narrateur avec son passé. Il lui a permis d'accepter son passé douloureux pour avoir une forme de soulagement.

Les cauchemars du narrateur font écho au sentiment tragique de la vie. En revanche, Jade a remarqué le ressentiment qui travaille son mari de l'intérieur, c'est-à-dire cette tristesse qui enveloppait son sourire, et après plusieurs tentatives, elle a pu libérer sa parole :

Mais c'est à toi que cette haine fait du mal, c'est toi qu'elle dévore à petit feu, elle n'atteindra personne d'autre, ni les bourreaux de ton frère, ni le Roi. Tu souffres encore parce que tu n'as pas accepté ce qui s'est passé. Le passé ne peut être ni changé ni effacé, il peut seulement être accepté. Tu dois tirer un trait dessus et te tourner vers l'avenir (Bouignane, 2021 : 113).

Ce personnage laisse entendre que la haine arrange de l'intérieur son porteur. L'apaisement personnel passe par une réconciliation intérieure. C'est une vision stoïcienne de la vie, où Jade cherche à réconcilier le narrateur avec son passé, à l'admettre et à pardonner les horreurs de la politique véreuse et de l'Histoire perverse :

Vivre tous les jours avec Jade changea profondément ma vie, mes habitudes et ma manière de penser. Ma culture et mes goûts musicaux se raffinèrent. [...] J'avais l'impression que les rayons du soleil m'illuminaiient de l'intérieur, réchauffant les sillons sombres et humides que la tristesse avait creusés en moi (Bouignane, 2021 : 108-109).

Un tel passage montre le ton optimiste et positif du narrateur. Jade a un impact positif sur sa psychologie comme l'indique le verbe « changer ». L'écriture de la résilience est une façon de se libérer de la rancœur inscrite dans la peau et le passé. Le rapport avec cette femme lui offre une expérience de guérison, lui permettant de sortir de la mélancolie et de s'ouvrir à une nouvelle manière d'être, l'amour devient le sauveur du narrateur. Il se révèle ainsi une stratégie pour embrasser l'autre tout en évitant le danger de soi. Dans cette perspective, Mokhtar Chaoui (2019 :14) écrit : « La seule façon de sauver l'humanité est de s'aimer. Seul l'amour peut sauver l'humanité. C'est son seul salut... ». Pour le narrateur, il s'agit d'admettre enfin la mort de son frère, afin de vivre en paix avec lui-même. Cette résilience se concrétise par le retour du personnage dans son pays d'origine, en compagnie de sa femme Jade et de son fils. Ce retour au pays natal s'accompagne notamment d'une désillusion, les choses n'ont pas changé. Cela engendre une forme de déception chez le narrateur.

Force est de constater aussi que le fils du narrateur porte le même nom que son oncle et a la même générosité que lui.

Karim fit un geste qui nous émut sa mère et moi : il sortit de sa poche une petite console de jeux vidéo avec laquelle il s'était amusé durant le voyage et la tendit à l'enfant. N'en croyant pas ses yeux, celui-ci hésita, nous regarda tour à tour, Jade et moi, regarda de nouveau le jouet. D'un hochement de la tête, je l'encourageai à accepter le cadeau (Bouignane, 2021 : 132).

Le geste de Karim, le fils du narrateur, envers le petit enfant cristallise sa générrosité, tout en rappelant son oncle mort. Cet enfant constitue une lueur d'espoir et une tentative de tourner la page de l'horreur. L'amour permet ainsi de déconstruire le labyrinthe de l'inhumain et du ressentiment. Tariq raconte à sa femme l'origine de sa mélancolie. La parole se veut une forme d'apaisement et de thérapie. On peut considérer le narrateur comme un survivant, puisqu'il parvient à affronter son traumatisme en faisant une évolution positive. Un tel développement se concrétise dans son retour au pays natal. De retour dans le village natal, le narrateur rencontre l'un des anciens détenus du bagne de Tazmamart. Cet homme a pardonné toutes les horreurs à ses bourreaux :

[Mimoun] raconta Tazmamart. Il ne l'aurait certainement pas fait si je ne lui avais pas demandé. Il parlait d'une voix calme, dépourvue de toute amertume, de toute rancune. Je m'étais attendu à rencontrer un homme triste et amer ; il n'en était rien : l'ami de mon père racontait ce qu'il avait enduré en souriant et concluait chaque propos par : « *al hamdoullilah, allah isameh ljamiat* » (Louange à Dieu, qu'Allah pardonne à tout le monde) (Bouignane, 2021 : 137).

De ce point de vue, les derniers instants de *L'Année de Bacchus* représentent cette réconciliation avec le pays et l'horreur du passé. De même, le narrateur évoque un nouvel air de liberté avec le nouveau roi Mohammed VI qui, dès son accession au trône en 1999, a cherché à éradiquer le passé douloureux par l'appel et la volonté de se réconcilier avec les victimes des années terribles :

Voulant faire table rase du passé – de ce que les Marocains appelaient désormais « les années de plomb » –, Mohammed VI multipliait les gestes de réconciliation. Tous les jours, on le voyait prendre des bains de foules, se rendre dans les orphelinats, les hospices et les hôpitaux, se pencher sur de pauvres hères malades et des handicapés, les embrasser et se laisser embrasser par eux sans la moindre répulsion (Bouignane, 2021 : 128).

La résilience est donc aussi une affaire politique. Il s'agit de réconcilier et de guérir les blessures du passé par des stratégies politiques et démocratiques. La fiction devient alors une forme de soin et d'attention. L'écriture de la mémoire tend à effacer les blessures du passé, ou du moins à les comprendre. La compréhension du présent est tributaire de la connaissance du passé. *L'Année de Bacchus* se présente également comme un roman d'amour. La naissance de l'enfant du narrateur cristallise cet amour ; le désir de procréer et l'écriture romanesque se révèlent être un désir de vie et d'éternité. Karim, l'enfant du narrateur et de Jade, symbolise l'espérance et le pardon. Il s'agit, *stricto sensu*, de sublimer la souffrance par la procréation et l'écriture romanesque.

Il convient de rappeler que la narration de l'horreur ne relève pas d'une attaque de son pays, car le narrateur, malgré les injustices n'a jamais oublié son pays comme le

soulignent les images nostalgiques qui ont traversé son imagination en France. Le Maroc, son pays, l'habite de l'intérieur :

Tous les soirs, dans le tourbillon d'images confuses qui précèdent le sommeil, je revoyais des lieux et des visages que je croyais oubliés à jamais. Je me remémorais des événements, des noms, des voix. Je commençais à éprouver, de plus en plus, l'envie irrépressible de me recueillir sur les tombes de mes parents et de mon frère, de revoir notre maison, les levers de soleil derrière les collines, le spectacle de Volubilis lorsque le soleil couchant la découvrait à contre-jour, la nimbait d'une lumière rouge, les nids de cigognes en haut des colonnes du Capitole ; d'écouter le silence profond des matins qui n'entrecoupaient que le piaillerement des moineaux et des étourneaux, le bruit du vent qui jouait dans la plaine autour de la cité et faisait onduler les champs de blé (Bouignane, 2021 : 128-129).

Cette scène nostalgique montre l'ancre des souvenirs dans la mémoire du narrateur, voire son désir de réconciliation avec son pays. La douleur et l'émerveillement des espaces et des êtres perdus créent certes une ambiguïté, mais permettent également de réveiller l'amour du narrateur envers son passé. En effet, *L'Année de Bacchus* explore des aspects de l'existence à travers la considération d'une situation historique comme une possibilité révélatrice du monde humain. De plus, le roman ne doit pas être considéré comme une œuvre de sociologie ou d'histoire, mais plutôt comme une analyse de l'existence humaine, car le « romancier n'est ni historien ni prophète : il est explorateur de l'existence » (Kundera, 1986 : 59). La fictionnalisation du réel n'est pas dépourvue d'un travail du langage. Par son aspect littéraire et artistique, le roman permet ainsi de repenser l'Histoire, le corps, la folie, la résilience sans tomber dans le piège d'un simplisme propre aux documents historiques, sans aussi tomber dans l'idéologie de l'historiographie officielle. Le texte de Bouignane constitue un espace riche en drames et en intrigues.

5. Conclusion

On comprend ainsi l'intérêt de l'auteur pour l'Histoire. Il s'agit, pour lui, de l'interroger pour révéler les maux de sa société, tout en démontrant les liens féconds entre la littérature et l'Histoire. Le narrateur prend parfois position, décrivant implicitement ou explicitement les injustices par le biais d'une approche *impressionniste*, où le défilé d'images favorise chez le lecteur des émotions d'empathie et de pitié. Les résonances historiques et politiques sont certes la toile de fond de ce roman, mais il ne faut pas y voir une prophétie de l'Histoire et de la politique. L'auteur récupère des éléments historiques en vue de les exploiter dans la fiction. Par la simplicité de son style, l'auteur a rapproché l'écriture romanesque de l'écriture historique. Il arrive ainsi à dresser un roman sur la vie à une époque où la violence historique est omniprésente.

La réécriture de la mémoire historique est un devoir pour surmonter le ressentiment et la haine envers une époque que l'on appelle au Maroc les « années de plomb ». Bouignane n'est pas un romancier apocalyptique : il ne propose pas une vision noire de son pays, mais un devoir de mémoire visant la réinterprétation de l'Histoire. Il s'agit plus précisément de remettre en question la folie de l'Histoire et de la politique.

Chez Bouignane, le corps devient la demeure de cette misère de l'Histoire et de la politique. Dans son univers romanesque, il y a une problématisation des traumatismes historiques dont le corps est le réceptacle. La fragilité du corps est l'un des thèmes récurrents de ce roman. Sa prose donne corps aux souffrances humaines au seuil de la folie et de la mort. Le récit des rêves brisés et de la liberté confisquée n'empêche pas l'auteur d'exalter la vie. En plus d'être un outil malléable pour éclairer les aspects de l'Histoire marocaine occultés par l'historiographie, le roman de Bouignane est aussi une fiction de la résilience. Ainsi, l'amour et l'écriture s'avèrent être les moyens qui ont sauvé le narrateur de son fond de tristesse. Ils représentent ainsi la « porte de la chance » (Bouignane, 2006). En outre, les sentiments de haine et de rancune sont réparés par la narration sous forme de soins, c'est-à-dire d'attention et d'hospitalité, attitudes que le narrateur a reçues auprès de sa belle-famille. La production littéraire de l'auteur démontre ainsi le pouvoir de la littérature face aux drames.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARTHES, Roland (1984) : *Le Bruissement de la langue*. Paris, Seuil, « Points-essais ».
- BOUIGNANE, El Mostafa (2006) : *La Porte de la chance. Bab Ezzhar*. Rabat, Marsam.
- BOUIGNANE, El Mostafa (2021) : *L'Année de Bacchus*. Tanger, Virgule.
- CHAOUI, Mo (2019) : *L'Amour est paradis*. Tanger, Virgule.
- CYRULNIK, Boris (1999) : *Un merveilleux malheur*. Paris, Odile Jacob.
- CYRULNIK, Boris (2018) : « Résilience : comment ils s'en sortent ». *SOTT.NET*. URL : <https://fr.sott.net/article/31726-Comprendre-la-resilience-avec-Boris-Cyrulnik>
- GONTARD, Marc (1981) : *Violence du texte*. Paris, L'Harmattan.
- KAMAL, Abderrahim (2021) : *Peaux et ocre*. Rabat, Marsam.
- KAMAL, Abderrahim (2022) : « Corps et espace dans les romans d'El Mostafa Bouignane. Sur *La Porte de la Chance* ». *Intefrancophonies*, 13 [Atmane Bissani, Francesca Todesco et Anna Zoppellari†, éds, *L'écriture de la ville maghrébine dans l'imaginaire littéraire du Maghreb : représentations romanesques et enjeux esthétiques*], 25-35. DOI : <https://doi.org/10.17457/IF/2022/KAM>
- KUNDERA, Milan (1986) : *L'Art du Roman*. Paris, Gallimard, « Folio ».
- MBOUGAR SARR, Mohamed (2021) : *La Plus secrète mémoire des hommes*. Paris, Philippe Rey & Jimsann.

PHILIPPE, Gilles (2024) : *Une certaine gène à l'égard du style*. Bruxelles, Les impressions nouvelles.

ZEKRI, Khalid (2006) : *Fictions du réel : modernité romanesque et écriture du réel au Maroc 1990-2006*. Paris, L'Harmattan.